

“ Gigantes y dragones. Resena historico-literaria ” est paru dans *La Nacion*, le 22 janvier 1928, quelques semaines avant la mort de Payro, et fut repris dans *El Diablo en Bélgica* (1953), au sein d'une mouture beaucoup plus riche.

GEANTS ET DRAGONS.

Comme l'eau a ses ondines, l'air ses sylphes, le feu ses salamandres, le quatrième élément, la terre, est représenté par des êtres surnaturels qui lui sont propres, ne descendent pas d'Adam mais - d'après Paracelse - ne doivent pas non plus être considérés comme des suppôts de Satan. Oeuvre de Dieu tout comme les hommes, ces êtres, dont les tailles sont exagérément grandes ou petites, s'appellent les géants et les nains. Les gens sceptiques considèrent toujours qu'ils sont un pur fruit de l'imagination mais plus d'un érudit soupçonne l'existence réelle, dans un passé lointain, d'hommes à la stature disproportionnée, qui ont marqué de façon indélébile la mémoire populaire, donnant naissance à de nombreuses légendes et traditions. Nombre d'entre elles subsistent encore en Belgique et le lecteur connaît déjà celles qui ont trait aux nains. Les géants ont dû préférer les régions plus nordiques, dont les brouillards dissimulent généralement les proportions colossales, car le répertoire belge de légendes à leur sujet est pauvre et déjà moribond.

On peut dire que leur souvenir se perpétue sous la forme des célèbres simulacres, généralement comiques, qui apparaissent et jouent le rôle principal dans les grands cortèges populaires. Néanmoins, l'histoire des rares géants que véhicule la littérature orale du peuple n'est pas dénuée d'intérêt, d'intérêt épique dans certains cas, comme celui du géant d'Anvers, Druon-Antigon.

Un autre mythe beaucoup plus ancien, dont nous parle M. Alfred Harou (1), est cosmique plus qu'épique, et subsiste, affirme-t-il, à Florenville, pittoresque village avec un orgueil de ville, juché sur une colline pour se mirer, du haut de cette sorte d'à-pic, dans la Semois. Il semble que, peu après la Création - comme le signale la Genèse dans son chapitre VI, verset 41 -, il y ait eu à la surface de la terre des géants ; les vieilles gens de Florenville ajoutent qu'au centre du globe habitaient également des géants, d'une taille colossale, qui se livraient de fréquents combats et qu'un jour, engageant une lutte terrible - qui bouleversa le champ de bataille souterrain plus que la Grande Guerre n'a bouleversé le sol de l'Europe, ils firent se soulever et s'affaisser la terre et surgir mers et montagnes... Et ils se combattirent, en cette circonstance, de façon tellement acharnée et meurtrière que leur race fut sur le point de s'éteindre à jamais... Pourtant quelques-uns, probablement les plus forts,

survécurent. Ce sont eux qui, invisibles des hommes, agitent généralement les entrailles du sol, provoquant les tremblements de terre. Deux d'entre eux, les plus redoutables, habitent, l'un au Nord, l'autre au Sud du globe, et s'avancent l'un vers l'autre, lentement mais sûrement, avec l'intention d'engager une lutte sans merci. Comme Atlas, chacun d'eux porte une montagne sur ses épaules. Lorsqu'ils se rencontreront, leur collision engendrera une catastrophe. Que ce soit l'un ou l'autre qui l'emporte, l'un ou l'autre qui soit vaincu, la terre périra sous leurs coups...

La légende du géant d'Anvers présente plus d'intérêt humain que cette légende cosmique. Elle perpétue le souvenir calamiteux d'époques primitives, où les seigneurs étaient de véritables bandits - des géants pour l'imagination du peuple dominé et exploité -, et symbolise la liberté de circuler et de commercer, qui est fille de la civilisation. C'est Ludovica Guicciardini, neveu du grand Francesca (2) et historiographe officiel du duc d'Albe, qui nous la rapporte dans sa "*Descrittione di tutti i Paesi Bassi*", publiée à Anvers en l'an 1567 et traduite plus tard en français par de Belleforest (3):

" (...) jusqu'au temps de Jules César - dit Guicciardini - il y avait en ce lieu sur le fleuve de l'Escaut un château, où habitait un géant appelé Druon (d'autres disent Antigone), lequel tyrannisait ceux qui passaient par là, faisait payer la valeur

de la belle moitié de toutes les marchandises qu'ils apportaient le long de la rivière; et s'il s'apercevait qu'on lui eût fraudé tant soit peu de sa pretente, il confisquait le tout; et qui pis est, suivant l'iniquité de sa loi, il faisait couper une main à chacun des marchands, laquelle il jetait dans la rivière en leur présence. Et d'autant que la main en langage de ce pays s'appelle "Hand" et jeter au lancer est dit "werpen", des mains ainsi jetées en la rivière, les peuples voisins se mirent à donner à ce château le nom d'Hantwerpen; comme encore à présent ceux du pays nomment cette ville, et en latin Antuerpia (sic); et les Français facilitant et adoucissant le vocable disent Anvers, et les Italiens y ajoutant une lettre l'appellent Anversa. Donc de ce château ces modernes veulent que cette ville ait pris son origine, et le nom d'un si piteux sacrifice des mains coupées par le géant; et pour confirmer cette leur opinion, ils montrent par effet la forme et les restes et ruines d'icelui château sur la rivière, comme encore le déclarent les armoiries de la ville qui sont un château avec des mains coupées (...) les ruines du palais ancien, lequel puis peu de temps en ça - souvenez-vous de la date à laquelle Guicciardini écrivait - a été mis à bas et rasé pour y bâtir un corps de logis pour la demeure des Croisés Teutons Chevaliers de l'Ordre de la Vierge Marie; auquel palais ils tiennent que faisait le géant sa demeure ordinaire; et enfin ils font

**parade de certains ossements de monstrueuse grandeur avec un éperon; le tout gardé pour mémoire en l'hôtel de ville, maintenant que cela fut de ce géant Druon (...) ” (4)
(op. cit.; pp. 28-29)**

Mais quelqu'un finit par libérer la région de la détestable tyrannie du géant Druon, ou Antigon, ou Druon-Antigon, comme on l'appelle indistinctement. Ce libérateur fut Selvius Brabo, roi de Tongres, en qui un peut imaginer un représentant de la civilisation venue de l'extérieur, en raison de son nom latin et de sa parenté légendaire avec Jules César, dont la tradition populaire le disait cousin. Brabo défia Druon en combat singulier et, bien qu'il fût un homme comme tous les autres. Il le tua loyalement, le décapita et, lui coupant les mains, jeta l'énorme dextre dans les eaux l'Escaut, comme le veut la loi du Talion. Cela eut pour conséquences que le fleuve fut doublement affranchi - libre passage avec disparition du péage abusif - et qu'Anvers, dont les armoiries arborent les mains coupées de Druon, de repaire de malandrins devint un centre de population laborieuse et pacifique.

Quentin Metsys, avant de devenir le grand peintre dont Anvers s'enorgueillit, conquit le titre de ferronnier en présentant comme “ oeuvre maîtresse ” le couronnement de fer forgé pour le

puits qui porte son nom et que l'on admire aujourd'hui encore devant la Cathédrale anversoise : la précieuse ogive entrelacée de feuillage est dominée par une petite statue de Salvius Brabo, armé jusqu'aux dents et brandissant la main du géant Antigon. Une fontaine monumentale, due au sculpteur moderne Jef Lambeaux, rappelle le même exploit, sur la grand-place, devant l'hôtel de ville: le nouveau David s'y dresse, nu, sur sa jambe droite, la jambe gauche en l'air et le bras tendu, brandissant la main gigantesque pour prendre son élan et la jeter dans le fleuve.

Une autre représentation moins consistante de Druon-Antigon figure en compagnie de la Géante et de la Baleine dans les grands et pompeux défilés anversois appelés “ Ommegang ”, analogues à certaines fêtes espagnoles de “ Gigantes ” et de “ Cabezudos ” (grosses têtes). La coutume qui consiste à exhiber d'énormes mannequins promenés lors des cérémonies publiques est plus généralisée qu'on ne croit : nous l'observons non seulement dans de nombreuses villes de Belgique et du Nord de la France, comme Lille par exemple, mais elle est également suivie en Océanie où les Duck-Ducks de la Nouvelle-Bretagne dansent au sein d'énormes cônes en écorce d'arbre, auxquels ils donnent une vague forme humaine. La grande représentation de Druon-Antigon, construite et

peinte au seizième siècle par Jérôme Cock, maître du remarquable Bruegel, était sans doute plus réaliste, bien qu'il n'en subsiste que le souvenir traditionnel...

Pour en revenir aux géants en chair et en os comme Druon-Antigon, signalons les “ Provings ”, géants brabançons qui survécurent jusqu'à des époques beaucoup plus récentes, puisque, selon la tradition, ils ont livré une rude et sanglante bataille contre l'envahisseur et occupant espagnol à Ri-d'Hayette, lieu proche de Bousval, où il y a encore régulièrement des fantômes et des apparitions. L'histoire n'a pas consigné cette bataille ni, a fortiori, sa date, mais comme ils eurent pour adversaires les Espagnols, elle dut avoir lieu, au plus tard, dans les dernières années de leur domination, en l'occurrence à la fin du seizième siècle ou au début du dix-septième. Mais les "Provings" n'ont plus manifesté leur présence depuis cette époque.

Quant à l'espèce la plus horrible des géants, celle des mangeurs d'hommes, les ogres, on ne peut pas en dire grand-chose au niveau de la Belgique. Que leur nom dérive soit de Orcus, dieu de l'enfer, soit du sanscrit “ Ugra ” (cruel, redoutable), soit, comme le dit Grimm, de “ oigurs ” - qui, dans son acception médiévale, signifiait simplement hongrois (des gens de mauvais goût, d'après leurs voisins) -, toujours est-il que les Belges leur ont prêté aussi peu d'attention qu'aux horripilants

vampires, suceurs de sang, qui apparaissent rarement dans leurs contes. Un peu d'horreur ne leur déplaît pas surtout si elle permet la satire et la caricature, mais ils laissent aux gens du Nord l'imagination débordante, qui fait se hérissier les cheveux sur la tête. Nous n'avons découvert qu'un seul récit de ce type, celui des “ Ogres de Frênes ”.

Les véritables géants ayant disparu à jamais, ceux “ pour rire ” ont continué à se tailler leur petit succès et jouir d'une excellente santé. Au Druon-Antigon de Jérôme Cock ont succédé à Anvers, du seizième siècle à nos jours, des générations d'homonymes également populaires, quoique dus à des artistes moins réputés. Ceux de Bruxelles - qui, à l'occasion de l'Omegang, parcourent le centre de la ville, depuis l'église du Sablon jusqu'à la Grand-Place empruntant le chemin le plus long, c'est-à-dire les boulevards -, sont les géants Janneke - un peu marollien, comme Manneken Pis -, sa femme Mieke, une commère riante, proche parente de celles de la Rue Haute, et plusieurs autres. En 1750, les géants bruxellois étaient au nombre de huit ; en 1785, pas moins de onze: Janneke, Michieltje (autre forme de Mieke), les jeunes époux Jean de Nivelles et Gudule (en l'honneur de sainte Gudule, patronne de la cité), le Grand Turc, la Sultane (réminiscence probable des Croisades et du héros national Godefroid de Bouillon, roi de Jérusalem),

le Papa (Janneke), la Maman (Mieke), Grand-Papa, Grand-Maman et Mon Oncle (5). Ces géants habitaient - en sortant seulement pour l'Ommegang - une dépendance de l'église du Sablon, appelée " Reuzenschuur " - hangar des géants -, pour la location de laquelle la Municipalité payait trois cents florins annuels à la paroisse.

Les géants de Termonde s'appellent Mieke et Janneke (6) comme ceux de Bruxelles; ceux d'Ath sont Gouyasse et Victoire, son épouse (7). Le géant principal de Hasselt est Langeman. Les géants fort célèbres de Borgerhout, qui passent pour être les meilleurs de Belgique, datent de 1712. Antérieurs sont ceux de Nivelles, où Argayon dansait déjà au quinzième siècle sous le nom de Goliath, accompagné d'un dragon construit et peint, comme le géant d'Anvers, par un autre grand artiste, le fameux Rogier de la Pasture. Les Aclots - c'est ainsi que l'on appelle les gens de Nivelles - y ajoutèrent successivement Bayard, le cheval magique des quatre fils Aymon, l'Argayonne - épouse de l'Argayon -, Lolo - leur fils -, le cheval-godin ou Godet, l'aigle, le lion, la licorne et enfin, au dix-huitième siècle, le chameau. Tous ces mannequins sont mus par de robustes colosses qui leur prêtent leurs jambes et ne sont évidemment pas ceux qui profitent le plus de l'Ommegang, ni ceux - même s'ils sont bien payés

- qui font les plus gros gains au cours de la fête, qui équivaut pour les cafetiers à tirer le gros lot. C'est ainsi que les géants de Nivelles cheminaient et dansaient devant les Serments ou Corporations, comme récemment, en 1912, lors d'une visite de courtoisie et de bon voisinage, où ils firent une entrée triomphale à Lille et furent reçus par les géants français et toute la population lilloise, réjouie et enthousiasmée. Ces vieux peuples, sceptiques et désolés en apparence, sont ravis, rendus allègres et enthousiastes par de naïves traditions, aussi vieilles qu'eux, et croire le contraire serait commettre une erreur.

Il n'est dès lors pas étonnant que les anciens géants de Courtrai ait revu le jour récemment, en 1926. Ils s'appellent Kalle, Manten et Schinkel, et sont très intéressants en raison de ce qu'ils représentent. Manten, le maréchal-ferrant, armé d'un énorme marteau, est la reproduction à grande échelle de la figurine qui, depuis 1380, frappe la cloche du beffroi pour annoncer les heures fugitives, et Kalis est sa compagne depuis des temps immémoriaux. Le troisième, Schinkel, perpétue la mémoire, chère au coeur des habitants, et l'image d'un bourgmestre enivré qui, au dix-septième siècle, cherchait et trouvait des divertissements pour le bon peuple de Courtrai et qui, galant et amoureux, se promenait dans les rues de la ville pour admirer les belles filles, leur

témoignant son admiration et, si elles n'étaient pas trop prudes, leur pinçant tendrement le menton... Et cela valut au populaire bourgmestre le plus enviable des monuments commémoratifs, le monument "aere perennius", même s'il est fait d'osier, de toile et de charbon: la statue ambulante...

Le jour de la présentation de ces grands personnages ressuscités, on célébra, à quatre heures de l'après-midi, sur la Grand-Place de Courtrai, au pied de la tour gothique et en présence de toutes les autorités de la ville, leurs noces "plus que" d'or - comment dire "noces d'or" simplement, si cela fait plus de deux siècles qu'ils sont mariés?- et la cérémonie archinuptiale fut, pour lui donner plus d'éclat, présidée par l'enjoué bourgmestre Schinkel en personne, fonctionnaire municipal modèle, puisqu'il n'a jamais failli à son devoir et que la population le confirme dans sa charge, période après période, depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours... Bienheureux sont les peuples qui conservent et cultivent amoureusement des traditions aussi gaies et aussi naïves ! On doit être bien sain d'esprit pour s'amuser de si peu de choses...

Comme nous l'avons déjà laissé sous-entendre, la très ancienne solennité de l'Ommegang à l'occasion de laquelle les géants se promènent en compagnie de leur suite, est commune à plusieurs provinces belges, bien qu'elle ne porte pas

toujours ce nom flamand et qu'elle ne se présente pas toujours sous cette même forme de défilé, de “ corsa ”, comme nous dirions à Buenos Aires. Au départ, comme la “ fête des fous ” en France, et celles très réputées en Grèce et à Rome, elle avait un caractère religieux et il est possible qu'à son origine il fût beaucoup plus prononcé. Quoi qu'il en soit, l'Eglise ne s'y opposa jamais, bien qu'il inclût des éléments païens; quant aux autorités civiles, si respectueuses en matière religieuse, elles en rehaussaient non seulement la gravité par leur présence mais contribuaient à son organisation. Le plus ancien document officiel qui le mentionne date du quatorzième siècle: il s'agit d'une ordonnance édictée en l'an 1359 par les magistrats de la ville de Bruxelles. Le cortège de l'Ommegang de ces années-là se composait des Serments (Corporations) des arts et métiers, des arbalétriers, du Grand Serment, de la magistrature communale, des étudiants et groupes divers qui portaient sur des palanquins les statues de saints vénérés, qui figuraient des scènes historiques ou qui représentaient les rois carolingiens, des chevaliers errants ou des guerriers illustres... Mais les ommegangs les plus célèbres pour leur faste furent celui qui défila en l'an 1549 devant l'empereur Charles Quint et son fils Philippe (qui allait devenir Philippe II d'Espagne), ceux de 1563, 1576 et 1577, et enfin celui que l'on organisa en 1649 pour fêter le triomphe du duc de Lorraine au

tournoi des arquebusiers. Un document d'époque décrit l'Ommegang auquel assiste Charles Quint dans les termes suivants (8):

“ La marche était ouverte par les serments: les escrimeurs, qui étaient armés de piques et de hallebardes, étaient vêtus de blanc et de bleu; les arquebusiers, de blanc; les archers, de blanc, noir et rouge; les arbalétriers de Saint-Georges, de blanc et rouge, et le grand serment, de vert.

Ils précédaient une troupe de jeunes gens, montés sur des chevaux richement caparaçonnés, et représentant les ducs de Brabant jusques et y compris Charles Quint; ces jeunes gens, qui appartenaient aux premières familles de la bourgeoisie, étaient brillamment costumés et tenaient le sceptre et la couronne; chacun d'eux avait son porte-bannière, ses hommes d'armes et ses pages.

Venaient ensuite les métiers; chaque corporation avait en tête sa “ keersse ”, portée par le plus jeune maître et, comme dans toutes les grandes cérémonies, les jurés, en robes de drap rouge, marchaient les derniers.

Puis on voyait des chars de triomphe, sur lesquels étaient représentés les principaux épisodes de la vie de Jésus-Christ et de la Vierge; un enfant déguisé en loup et monté sur un courtaud, conduisant un diable, sous la forme d'un monstrueux taureau qui jetait du feu par les cornes, entre lesquelles un autre diable était

assis; l'archange saint Michel, couvert d'armes brillantes, et tenant d'une main l'épée et de l'autre la balance, dans laquelle, selon de vieilles traditions, il pèse les âmes.

Suivait un char, portant la musique la plus extravagante qu'on pût voir: c'était un ours assis qui touchait un orgue, non composé de tuyaux, mais d'une vingtaine de chats, de différents âges, enfermés séparément dans des caisses où ils ne pouvaient se remuer; leurs queues, qui sortaient des cages, étaient attachées au clavier par des cordes; l'ours, en appuyant sur les touches de l'instrument faisait lever les cordes et tirait les queues des pauvres animaux, dont les cris, variant selon l'âge, formaient une harmonie tellement bizarre, qu'elle mit en défaut l'austère gravité de Philippe. Au son de cette musique d'une espèce nouvelle, dansaient, sur un autre grand char, des enfants travestis en ours, en loups, en singes, en cerfs, etc.

Plus loin, c'étaient Circé et les compagnons d'Ulysse métamorphosés en bêtes, des géants, le cheval Pégase, les quatre fils Aymon, montés sur Rosse (9) Bayard et chantant en flamand; un char occupé par un arbre, dont chaque rameau portant un enfant, représentant un des anciens rois juifs; un énorme griffon, des chevaux, des chameaux et des autruches montés par des anges, un serpent vomissant du feu, et enfin seize chars de

triomphe figurant les mystères de la vie de la Vierge.

Les patriciens, les serviteurs de la ville et les membres du magistrat précédaient le cortège religieux, la châsse de Sainte-Gudule, de plusieurs abbés, et du curé, du diacre et du sous-diacre du Sablon, qui accompagnaient l'image de Notre-Dame honorée dans cette église. ”

De nos jours, il n'y a que les grands théâtres où l'on puisse voir des spectacles d'une magnificence analogue, car, pour compléter l'évocation de ce cortège, il faut que l'imagination le replace dans le cadre superbe de l'architecture bruxelloise, avec ses églises, ses palais à façade gothique truffés d'ornements et de statues, les somptueux édifices sculptés et dorés des Corporations, les maisons flamandes - avec leurs rangées de fenêtres qui semblent supprimer les murs - couronnées du fronton caractéristique en escalier, le tout étant baigné d'une lumière laiteuse, irisée, la lumière belge qui estompe et rend harmonieux tout ce que cette somptueuse ornementation aurait d'âpre et de surchargé sous la rutilante clarté méridionale. Et cependant, de nos jours, une note, inimitable, fera toujours défaut : celle de ces costumes bigarrés de la foule entassée dans les rues étroites, infiniment plus voyants, plus variés et plus pittoresques que notre habillement masculin, uniforme à peu de

choses près, dont l'austérité contraste si ouvertement et de façon tellement peu fondée avec les vêtements féminins extrêmement libérés.

Mais ces fêtes éblouissantes ne bénéficiaient pas de la seule aide morale et pécuniaire des autorités communales, aussi conformes en Belgique aux intérêts du peuple qu'en ces temps lointains. En effet, les artistes les plus réputés, comme Cock, déjà cité, Bruegel, de la Pasture, Van Orley, Rubens, Van Dyck, contribuaient volontiers à leur splendeur, sans estimer pour autant que cela portât atteinte à leur dignité de maîtres consommés en matière d'art. Nous n'avons pas vu - et ne verrons peut-être jamais - nos peintres, sculpteurs et architectes renommés, s'occuper de la décoration de la Plaza et de l'Avenida de Mayo, par exemple, à l'occasion des fêtes patriotiques ou des carnavals; mais les premiers, à l'apogée de leur célébrité, dessinaient et réalisaient de leurs propres mains, des géants et des monstres, imaginaient des arcs de triomphe, des chars allégoriques, des emblèmes, jusqu'aux détails décoratifs les plus infimes, et ils le faisaient avec amour, pour le plaisir et l'éducation du peuple qui les aimait et les admirait tant. Ils auraient pu le faire spontanément, mais il faut souligner qu'ils s'attelaient à la tâche quand les autorités les y invitaient, et que celles-ci, non parce que l'oeuvre

était éphémère en apparence - son souvenir restait en servant de leçon artistique -, cessaient de préférer l'artisan vulgaire, incapable d'invention, à l'artiste créateur, dont ils rémunéraient l'effort avec libéralité... On répète à juste titre que les princes ont assuré la promotion et soutenu la Renaissance italienne et - de façon moins fondée que la démocratie ne l'aurait pas fait " parce qu'elle n'estime pas l'art ". Cela dépend uniquement du degré de culture de chaque démocratie. Sans remonter fort loin dans le temps, nous constatons qu'en matière de protection de l'art, le peuple belge a été son propre prince et que ses gouvernants - même les étrangers qui s'étaient imposés par les armes - n'ont fait que suivre son inspiration : les nationaux en raison de leur inclination naturelle; les intrus, guidés par leur instinct de conservation et afin de contenter, ne fût-ce que partiellement, ce peuple . Nombre de nos politiciens, qui font mine de dédaigner l'art et ceux le cultivent, sans s'apercevoir de son très important rôle éducatif, notamment dans les démocraties, devraient bien méditer sur la question et l'exemple que nous venons de citer au passage.

L' " Omgang " de Louvain est réputé, lui aussi, célébrant l'anniversaire de la libération de la ville à la suite de la défaite des Normands en 891. En tête cheminait la " Vierge de Louvain ", symbole

de la cité, entourée de dix fillettes représentant les dix métiers primitifs de l'agglomération sur un splendide char de triomphe. Suivaient les vingt-neuf corps de métiers (10) exercés à cette époque, avec leurs bannières respectives, et une longue série de chars allégoriques. Sur le premier, on voyait Adam et Eve chassés du Paradis terrestre; ensuite, venait le cortège historique proprement dit, avec: de la part des bouchers, Abraham, Sara et Isaac d'un côté et, de l'autre, Agar et Ismaël - afin qu'il n'y eût pas d'interprétations erronées, chacun tenait à la main une pancarte avec son nom...-; de la part des merciers, Rebbeca, sa nourrice et quelques compagnes portant des bijoux en argent; de la part des tailleurs et des cordonniers, la famille de Jacob : Lia, aux yeux rouges, ses six fils, sa fille et son esclave Zelpha, habillés par les tailleurs, et la belle Rachel, ses fils et sa servante Bala, chaussés par les cordonniers; de la part des peintres, la belle Suzanne, les vieillards et le prophète Daniel; de la part des vitriers, le vieux Tobie et son épouse; de la part des tondeurs de drap, Judith portant la tête d'Holopherne; de la part des fabricants de poches, Ester et Mardoche, ainsi qu'une suite de femmes juives. Venaient ensuite les chars de triomphe construits aux frais de la commune : celui de l'arbre généalogique de la Sainte-Vierge (connu sous le nom d'arbre de Jessé), celui de l'Annonciation, celui de la

Naissance du Seigneur dans l'étable de Bethléem, celui de l'Assomption de Marie, etc. Opérant la transition entre deux chars, on trouvait les Rois Mages et des jeunes filles juchées sur des chameaux, puis des enfants. Le char du choeur des anges était suivi du clergé de Louvain, depuis les récollets jusqu'aux chanoines du chapitre de St. Pierre, accompagnés du Saint Sacrement et de la statue miraculeuse de Notre Dame de Louvain. Le corps universitaire clôturait majestueusement cette partie de la procession. La seconde partie du cortège était purement profane ou mythologique : le cheval Bayard (Voelbayart) et les quatre fils Aymon ; les géants Charlemagne (?), Hercule, "chevauchant un destrier noir", son épouse la belle Megara sur une petite jument blanche - un faucon perché sur son poing, comme les nobles dames -, leurs monstrueux enfants; un grand éléphant portant les quatre parties du monde; saint Christophe et l'enfant Jésus sur son dos, accompagnés d'un ermite tenant une lanterne. Derrière marchaient les Serments "militaires", des arquebusiers notamment, dont l'artillerie était tirée par des petits diables qui lâchaient des salves de temps en temps (?). La marche était définitivement fermée par le cortège des anciens souverains de la région, le Comte de Louvain à cheval, entouré des notables, la Comtesse sur un char de triomphe (?) en compagnie des sept familles

patriciennes, ainsi que par St. Georges et Ste Marguerite, qui retenait le grand Dragon par un licou...

D'après la tradition, la tête en carton-pâte du géant Hercule était une oeuvre d'art tellement belle que quelqu'un offrit pour elle tout l'or qu'elle aurait pu contenir, mais la Municipalité repoussa l'offre.

Revenons-en au vif de notre sujet: dans une autre chronique contemporaine de l'Ommegang bruxellois, on parle d'un griffon “ énorme et terrible ” qui, derrière le chameau, était chevauché “ par huit enfants et suivis de très nombreux autres, les uns nus comme des Indiens, montant de grands chevaux et des chameaux, les autres fort bien habillés de blanc, avec des ailes et des chasubles de diverses couleurs, comme des anges ”. Le griffon est un proche parent du dragon, s'il faut en croire la tératologie populaire, et nous ne nous occuperons pas de lui étant donné qu'on ne le rencontre que fort exceptionnellement. Tout comme les griffons et les ogres, les dragons proprement dits, les dragons “ en chair et en os ”, n'apparaissent que rarement dans les légendes belges. On parle cependant encore de l'un d'eux qui fut vaincu et tué par le seigneur de Pamele, et dont on a pu, pendant des siècles, voir la peau écailleuse pendue comme ex-voto au plafond de l'église de Notre-Dame-de-Pamele, à Audenarde. Bien que l'exploit du chevalier figure dans la

légende de Notre-Dame du Cerisier (11), des folkloristes incroyants et soupçonneux prétendent que la dépouille provenait d'Orient et qu'il ne s'agissait que d'une peau de crocodile...

Il subsiste pourtant encore des dragons en Belgique. Contrairement à la Tarasque française, ils n'ont en général pas d'histoire et sont de simples simulacres, probablement importés. Il y en a qui sont sculptés, peints, forgés, gravés sur des médailles, creusés dans diverses matières solides ou dotés d'une légère texture d'osier et de tissus de couleur, afin de pouvoir facilement les déplacer. Le Dragon, qui symbolise généralement le Diable, figure sur des pinacles, des frontispices, des tours, jusqu'à l'intérieur des églises et dans les armoiries des villes. Il couronne, en compagnie de l'archange saint Michel, l'hôtel de ville de Bruxelles. Il est le personnage principal de nombreuses fêtes populaires, comme les ommegangs, et lors de combats entre les principes du Bien et du Mal, dont le modèle est la festivité célébrée annuellement à Mons. L'un des dragons primitifs de Nivelles eut l'insigne honneur d'être construit et peint, en 1441, par l'illustre Van der Weyden, en l'occurrence Rogier de La Pasture. Une grande peinture de l'église de Wasmes représente la mort de la bestiole infernale. Il est l'effroyable " Draak " des Flamands, la monture et le Cerbère de l'Og des Wallons, incarnation du Diable en personne pour les uns, simple monstre à

l'existence propre, quoique d'origine démoniaque, pour les autres.

Lorsqu'il existait sur terre en chair et en os, le Dragon belge était le même Médor que dans d'autres régions d'Europe, dont la fonction consistait à garder des châteaux enchantés, surveiller des jeunes filles ayant succombé à un charme, protéger des trésors cachés, bref, jouer le rôle d'un chien de garde, d'une maîtresse, d'un concierge ou d'un trésorier, selon les circonstances. Il était habituellement anthropophage et détruisait en crachant des flammes tout ce qui entourait sa tanière, exigeant des habitants le tribut annuel d'une victime, bien tendre et appétissante. Il avait de grandes ailes cartilagineuses armées de piquants, une queue de serpent se terminant en dard, de larges pattes de saurien garnies de griffes terribles, un corps enflé et plein de bosses, une peau écailleuse et plus impénétrable que celle du crocodile, des yeux meurtriers comme ceux du Basilic qui foudroie du regard, et un gosier qui vomit du feu... Cependant, comme dans “ Les Ogres de Frênes ”, tout chevalier errant, fut-il un petit jeune homme, parvenait à le vaincre s'il le surprenait, ce qui n'est pas étonnant, puisque même une belle jeune fille a triomphé de lui... Il faut souligner qu'il s'agissait d'une sainte et qu'elle était en outre originaire de Tarascon. (12)

Ce monstre remarquable est, en Belgique et depuis des temps immémoriaux, protagoniste de la fameuse “ ducasse ” de Mons. Il absorbe, effectivement, tout l'intérêt lors du combat traditionnel qui, accompagné des accords rythmiques mais monotones du “ Doudou ”, l'oppose sur la Grand-Place, en tant que symbole du Mal, à saint Georges, symbole du Bien; ce dernier fini toujours par triompher, pour la plus grande joie des âmes-pures. Cet engagement, appelé “ Lumeçon ”, a lieu à midi, le dimanche de la Trinité, qui marque la fin du printemps, et ne ravit pas seulement les habitants - qui vouent probablement un culte à leurs traditions locales davantage que tous les autres Belges -, mais fait affluer dans la ville de nombreux étrangers, accourant parfois des coins les plus éloignés, voire de l'autre côté de la frontière française. En général, saint Georges vaincu est représenté par un jeune brasseur ou un autre athlète du même acabit, qui attend le dragon près du “ palladium ” de la cité, en l'occurrence le “ singe du Grand-Garde ” (comme on appelle le petit singe à la tête polie, encasté dans la façade de l'hôtel de ville, près de la porte principale, chevauchant un timon massif de charrue et couvert d'une brillante armure en carton, la lance en arrêt et le pistolet à la ceinture, car depuis la chute de Lucifer - et bien que cela paraisse anachronique - les archanges ont toujours été fort

versés en matière d'armes à feu... Le dragon - ou, comme on dit familièrement, la " grosse biette "- est mû par plusieurs joyeux drilles, robustes, dissimulés dans le squelette d'osier et de toile peinte. Il a une énorme caboche en carton et une extraordinaire queue articulée, tressée de guirlandes de fleurs et de lierre, dont les mouvements sont animés depuis les entrailles du monstre par le chef des porteurs, assénant des coups de queue aux gens qui s'entassent dans l'étroite rue des Clercs pour assister à l'entrée du dragon sur la Grand-Place, où l'attendent saint Georges, la défaite et la mort.

Mais commençons par le commencement : la " cloque ", grosse cloche, et le carillon du "catiau " - le beffroi, haute tour de la cité - annoncent le samedi, veille de la Trinité, la fête qui va se prolonger pendant cinq jours. Au cours de ceux-ci, il y aura à Mons des concerts et des parties de boules et de balle pelote wallonne, du tir à l'arc, des bals... Mais pour les amateurs de pittoresques coutumes traditionnelles, ce qui - à part le Lumeçon - présente le plus grand intérêt, c'est la grande procession, la sortie du fameux Car d'Or, conçu en 1700 par l'architecte Charles de Bettignies. Elle promène dans les rues principales et sur la Grand-Place les reliques de sainte Waudru, sur lesquelles veillent de ravissantes fillettes vêtues en " chanoinesses du Chapitre " elles-mêmes suivies du peuple tout entier. Quand

cette manifestation luxueuse manque aux festivités, les Montois mécontents ajoutent à la chanson du Doudou un couplet qui dit :

**“ Les dames du Chapitre
n'auront pas du gambon
parce qu'elles n'ont pas fait
el tour del procession... ”**

La phrase est cruelle, parce que ces jours-là tout Mons met les petits plats dans les grands, lors des banquets et des ripailles.

Le tour du combat singulier vient après que la procession se soit retirée.

Le dragon entre en lice, escorté de diables et entouré de sauvages vêtus de lierre, les “ hommes de feuilles ”, qui secondent les attaques de sa queue, tandis que saint Georges a autour de lui une bande de chinchins, appelés ainsi en raison des nombreux grelots qui entourent le col de leurs petits chevaux d'osier. Le combat singulier commence aussitôt, parmi les clameurs, les courses et les rires de la foule, alors que diables, hommes sauvages et chinchins, qui mènent une lutte parallèle et s'en prennent même aux gens, rendent homérique ce tumulte d'acclamations bruyantes. Le monstre, au lieu de s'en prendre à son adversaire, s'emploie à donner des coups de queue et à mettre en fuite les curieux les plus audacieux, tentant de faire tomber leur chapeau

et leur jouant d'autres tours de dragon du même genre. Dans l'entrefaite, saint Georges le larde de coups de lance, qu'il encaisse avec indifférence comme s'il était insensible, ne se préoccupant que de fustiger le peuple qui le provoque puis bat en retraite, pour revenir à la charge et fuir à nouveau, avec le même enthousiasme réjoui. Ce double combat se poursuit pendant près d'une heure, mais quand treize heures vont sonner on note chez le terrible monstre des signes évidents de faiblesse et de fatigue; aussi, quand la cloche égrène le coup de l'heure à la tour principale - pas une minute avant ni une minute après -, le dragon mord la poussière et le cavalier archangélique l'achève d'un coup de pistolet... (14)

**"V'la l'Dragon qui trépassé
in v'là co pou in an ! ”**

Oui, le dragon meurt et, comme dit le couplet, “ il a son compte pour un an ”.

Quand nous étions enfants, on nous racontait, à nous, que:

**"San Jorge mato la arana,
y la mato con una cana."**

("Saint Georges a tué une araignée et il l'a tuée avec un roseau")

Mais le saint Georges de Mons est devenu, en définitive, un de ces bénéficiaires, heureux et illégitimes, des exploits d'autrui qui ont valu cette gloire. La justice n'est pas de ce monde, car celui qui a réellement tué le dragon, à Wasmès - localité qui réclame vainement la tête du monstre, conservée, après de nombreuses pérégrinations, à la Bibliothèque de Mons (certains osent déclarer - également dans ce cas-ci - qu'il s'agit du crâne d'un crocodile)-, celui qui l'a réellement tué, disions-nous, ce fut Gilles de Chin, seigneur de Berlaimont, de Sert et de Chièvres, chambellan de Hainaut, sage et prudent conseiller de Baudouin IV, Comte de Hainaut, et intrépide chevalier, que ses prouesses en Palestine rendirent universellement célèbre durant les Croisades. Le dragon avait enlevé une jeune fille et personne n'osait la lui disputer quand, assise sur un nuage, la Vierge apparut à Gilles de Chin et lui dit, en vers français de mirliton, comme c'est l'usage pour toutes les apparitions :

**“ Ataca, Gil, a ese Dragon furioso
y saldras por virtud mia victorioso. ”
("Attaque, Gilles, ce dragon furieux, et tu seras,
en vertu de moi victorieux. ")**

Nous ne croyons pas que la version espagnole soit plus mauvaise que la version française originelle; trêve de modestie, il est possible que nous ayons

réussi à en faire une aussi mauvaise... Mais l'essentiel, en l'occurrence, c'est que Gilles de Chin se soit mis en quête de la bestiole, l'ait trouvée dans sa tanière située en terrain accidenté, tuée, qu'il ait sauvé la jeune fille et délivré à jamais de cette grande calamité la région, noire et ténébreuse mais toujours gaie, du Borinage...

...Et à une heure cinq, très précisément, le monstre tué, son âme multiple s'en va bras dessus, bras dessous avec saint Georges, les chinchins et leur suite, boire un verre à la taverne du coin, tandis que les autres - étrangers et "cra-montois-cayaux"- attaquant avec animation le plantureux déjeuner de la ducasse, où la queue est généralement plus longue que celle du dragon. La guerre sembla devoir mettre un point final à la divertissante festivité, mais il n'y a rien de plus tenace chez les vieux peuples que la tradition : voici qu'il renaît de ses cendres, sans beaucoup d'éclat les premières années, avec un faste croissant par la suite. Un journal bruxellois (15) de date récente (1922) nous présente une chronique amène: " Ne dites pas que saint Georges a tué le Doudou, ne dites pas non plus qu'il a tué le Lumeçon; mais dites que saint Georges a tué le dragon ". Un véritable Montois, un "cra-montois-cayau" nous évite de la sorte une hérésie. Le Lumeçon est l'ensemble du cortège et

du combat; le Doudou est la chanson et son refrain; le Dragon est l'horrible bête d'osier et de toile que saint Georges - après l'avoir vainement lardé de sa lance et tailladé de son sabre - achève de deux coups de pistolet. Fidèles "chambourlettes" - c'est ainsi qu'on nous appelle, nous les invités à la "ducasse" montoise -, nous y sommes retournés pour voir si le saint, la bête et leurs acolytes se conduisaient mieux cette fois. On nous avait promis des merveilles, et tout s'est fort bien passé. Les conducteurs du dragon avaient opté pour les bonnes vieilles méthodes, et saint Georges, vêtu d'une casaque jaune canari et coiffé de son casque de cuirassier, a piqué le monstre aux points névralgiques et l'a foudroyé de deux tirs derrière l'oreille, ce qui l'a livré, flasque et lamentable, à la fureur des chinchins. Quand midi et demi avait sonné à l'hôtel de ville, le dragon s'était précipité sur la foule avec toute sa fureur légendaire, avait bosselé quelques chapeaux, quelques têtes aussi, tandis que les hommes sauvages et les diables, d'une part, et les chinchins, d'autre part, avaient fait preuve de beaucoup de vivacité... (16)

Antiquailles, vieilleries, combien de saine jeunesse n'y a-t-il pas en vous !

Notes :

(1) HAROU (Alfred). “ Les Géants . I) Au centre de la terre ”, in *Wallonia* ; Liège ; I, 1893 , page 129.

(2) Guicciardini (Francesco), Historien et homme politique italien (Florence, 1483 - Arcetri, 1540).

(3) GUICCIARDINI (Ludovico), *Descrittione... di tutti i Paesi Sessi* ; Anversa ; apresso Guglielmo Silvio; 1567, 4°, (24-)-296-(21) P. (+ nombreuses autres éditions à la BR)

La traduction de François de BELLEFOREST s'intitule: *Description de tous les Pais-Bas, autrement appelés la Germanie Inférieure ou Basse Allemagne... revue et augmentée par le mesme auteur*; Anvers; Christophe Plantin; 1582, F°, (24)-495-(21) p., (78) pl. (exemplaire colorié ; se trouve à la “ Réserve précieuse ” de la Bibliothèque Royale sous la cote V.H. 25.765 C)

Nous citons, dans un français à la graphie actualisée, d'après une autre édition, que Payro a probablement eue entre les mains en l'occurrence: *Description de la cité d'Anvers (...)* suivant l'édition plantinienne de 1582 (...); Anvers; G. Zazzarini & Co; 1920, 4°, 164 p. (cote BR: III 57.554 B).

(4) op. cit.; pp. 28-29

(5) Dans son très bel ouvrage consacré aux Géants du Brabant, H. DESART nous signale que “ la ville de Bruxelles possède treize géants, plus le Cheval Bayard. ” Payro a omis dans son énumération Pietje et Kleine Mieke. (pp. 23-37-39)

(6) Monsieur Jozef Van Effelterre, chercheur néerlandophone, a eu l'amabilité de nous signaler

qu'ils s'appelleraient en fait Mars, Damiaan et Goliath.

(7) D'après R. MEURANT, le grand spécialiste wallon, Ath possède 5 géants processsionnels : Goliath, Mme Goliath, Samson, Mlle Victoire et Ambiorix.

(8) Payro a vraisemblablement consulté HENNE (A.) & WAUTERS (A.), *Histoire de la ville de Bruxelles* (tome 1er); Bruxelles; Librairie Encyclopédique de Périchon ; 1845, pp. 370-372, version d'après laquelle nous citons.

(9) “ de ros ”, vieux mot flamand signifiant “ cheval ”.

(10) N. d. T.: nous nous référons au livre d'E. VAN EVEN, *L'Omgang de Louvain*, dissertation historique et archéologique sur ce célèbre cortège communal (ouvrage orné de 36 planches d'après les dessins originaux exécutés en 1594); Louvain-Bruxelles ; C.-J. Fonteyn, Libr.-Ed., & T.-J.-I. Arnold, Ed.Lib. ; 1863, F°, 63-XXXVI p.

Cet ouvrage traite donc principalement de l'Omgang de Louvain en 1594 et nous avons dès lors adapté les informations de Payro en fonction de la réalité historique. Il ne signalait que 27 corps de métiers et sa description est partielle : ces derniers s'étendent des planches I à IV, le char d'Adam et Eve en V ; il ne mentionne que les scènes 1-2-3-4 (VI), 30 (X) et 31-32-33 (XI) offertes par les corps de métier, puis les chars XII-XIV-XVI-XXII.

Après les chars religieux, Payro signale les Rois Mages (XVII), les jeunes filles (XVII-XVIII-XIX) et les enfants (XIX), puis le clergé de Louvain (XXIV-XXV-XXVI) et le corps universitaire (XXVI).

Si nous récapitulons, dans cette première partie du cortège décrite par Payro devraient s'intercaler - puisque les personnages défilaient en suivant l'ordre des planches -: après les corps de métiers, le char d'Adam et Eve, et les quatre premières scènes historico-religieuses offertes par les corps de métiers, les scènes 5 (VI) à 29 (X) puis 34-35 (XI), avant le char de l'Arbre de Jessé; des chars purement religieux figurent également en XIII-XV puis, après les Rois Mages/jeunes filles/enfants, en XX à XXIII; après clergé et corps universitaire, nous trouvons effectivement le cheval Bayard (XXVII), Hercule et Megara (XXVIII et XXIX) mais leurs enfants n'apparaissent qu'en XXXIV, suivis de l'éléphant en XXXV; c'est saint Christophe (XXX), suivi effectivement des Serments (XXX-XXXI), qui s'intercale alors avant les personnalités de la ville (XXXII), elles-mêmes suivies des notables, de St. Georges, de Ste. Marguerite et du dragon (XXXIII).

Nous avons ponctué d'un point d'interrogation des éléments introduits par Payro (?).

(11) Payro tire, une nouvelle fois son information de TEIRLINCK (I.), *Le Folklore flamand (folklore mythologique)*; op. cit.. ; page 147. On y spécifie :

“ Notre-Dame du Cerisier (Kerselaar-bij-Oudenaarde) ”.

(12) Voyez L'Île des pingouins, d'Anatole France, et Tartarin de Tarascon, d'Alphonse Daudet. La Légende dorée, de Jacques de VORAGINE, avait déjà rapporté les faits, avec un peu plus de candeur peut-être. Cette version, qui peut intéresser certains lecteurs, est la suivante: “ Après l'ascension du Seigneur, Marthe, avec son frère Lazare, sa soeur Madeleine, et saint Maximin, à qui l'Esprit-Saint les avait recommandés, furent jetés par les infidèles sur un bateau sans voiles, sans rames, et sans gouvernail. Et le Seigneur, comme l'on sait, les conduisit à Marseille. Ils se rendirent de là sur le territoire d'Aix, et y firent de nombreuses conversions. (...) Or il y avait à ce moment sur les bords du Rhône, dans une forêt sise entre Avignon et Arles, un dragon, mi-animal, mi-poisson, plus gras qu'un boeuf, plus long qu'un cheval, avec des dents aiguës comme des cornes, et de grandes ailes aux deux côtés du corps; et ce monstre tuait tous les passagers et submergeait les bateaux. Il était venu par mer de la Galatie; il avait pour parents le Léviathan, monstre à forme de serpent, qui habite les eaux, et l'Onagre, animal terrible que produit la Galatie, et qui brûle comme avec du feu tout ce qu'il touche. Or sainte Marthe, sur la prière du peuple, alla vers le dragon. L'ayant trouvé dans sa forêt,

occupé à dévorer un homme, elle l'aspergea d'eau bénite, et lui montra une croix. Aussitôt le monstre, vaincu, se rangea comme un mouton près de la sainte, qui lui passa sa ceinture autour du cou et le conduisit au village voisin, où aussitôt le peuple le tua à coups de pierres et de lances. Et comme ce dragon était connu des habitants sous le nom de Tarasque, ce lieu, en souvenir de lui, prit le nom de Tarascon (...) ”

(14) N. d. T. : Nous nous basons sur de nombreux documents et, principalement, sur le catalogue consacré au Lumeçon par le Crédit Communal de Belgique, à l'occasion de l'exposition organisée à Mons, du 7 au 28/10/1967, et réalisé avec la collaboration de R. MEURANT (45 p. + XVI pl.; BR: B 4.576/21), à qui un doit un article très complet sur le sujet “ Le Lumeçon de Mons ”.

(15) N.B.: Payro mentionne “ un journal bruxellois de date récente ”; dans l'édition de El Diablo en Bélgica (1953), il précisait 1928, que nous avons corrigé d'office. Nous avons en effet retrouvé l'article dont il s'est inspiré: il s'agit de “ C'est l'Doudou ... ! ”, paru dans “ LE SOIR ” du 13 juin 1922 (N° 164, édition B), Page 1, et signé “ De notre correspondant spécial ”, en l'occurrence L. P.... ”

(16) N.d.T. : Nous avons, une nouvelle fois, consulté une abondante documentation relative à Gilles de Chin, dont:

BOUSSU (Gilles Joseph de), *Histoire de la ville de Mons ancienne et nouvelle* ; Mons ; J. N. Varret ; 1725, 4°, pp. 40-41. (incluant l'építaphe de Gilles de Chin).(cote BR : Mss G 806)

DELMOTTE (Henri), *Recherches historiques sur Gilles de Chin et le dragon de Mons* ; Mons ; Leroux ; 1825 ; 8°, 59 p. + 3 pl. (cote BR : Mus Fétis 3.636)

LIEGEOIS (Camille), *Gilles de Chin. L'histoire et la légende* ; Louvain ; Ch. Peeters ; 1903, 8°, 169 p. (cote BR : 091 IX A 11)

MARQUET (Léon) & ROECK (Alfons), “ Gilles de Chin ”, in *Légendes de Belgique* ; Antwerpen ; De Vlijt ; (1980), 4°, pp. 131-134. (excellent ouvrage, comme nous l'avons signalé à plusieurs reprises mais qui n'est malheureusement pas pourvu d'un index.) (cote BR : 7 C - 3.234)

Extrait de “ Le Diable en Belgique ”, collection “ IDES...ET AUTRES ”, volume 36-37. (Publication du CENTRE de DOCUMENTATION de l'ETRANGE).

Copyright:

- pour la version espagnole, “ El Diabolo en Bélgica ”, 1953, Julio E. Payro et Editorial Quetzal ;

- pour la version française, 1982-2008, Bernard Goorden.